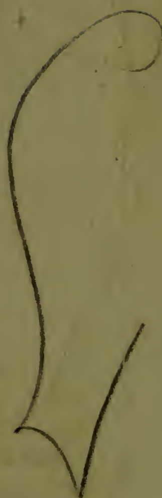
386

Le Louvrier

8.9. ligne



386

LES OUVRIERS

OU

LES BONS ENFANS,

COMEDIE-GRIVOISE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. FRANCIS, BRAZIER ET DUMERSAN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 27 AVRIL 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,
CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,
EDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51, ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. MARCEL, entrepreneur de bâtimens.	M. *Bosquier.*
GACHET, mâçon.	M. *Brunet.*
PARISIEN, menuisier.	M. *Odri.*
MARTIN, couvreur	M. *Lefèvre.*
DURU, serrurier	M. *Fleury.*
PIERRE BIDOT, jeune charpentier.	M. *Arnal.*
Madame DURU.	Mlle. *Aldegonde.*
Madame MARTIN, provençale .	Mlle. *Chalbos.*
Madame GACHET.	Mlle. *Félicie.*
Madame BERTRAND, aubergiste.	Mme. *Gonthier.*
MADELAINE, sa fille.	Mlle. *Maria.*
Ouvriers.	
Leurs Femmes.	

La scène se passe près la barrière de Clichy.

IMPRIMERIE DE HOCQUET, RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N° 4.

LES OUVRIERS

TABLEAU GRIVOIS.

Le Théâtre représente le jardin d'une guinguette, fermé par des treillages à la hauteur d'appui. On y voit des tables grossières. A droite de l'acteur, l'entrée de l'auberge, avec une enseigne représentant un gigot, un pâté, des poissons, etc. Sur le devant un comptoir garni de vaisselle. Dans le fond, l'entrée du jardin donnant sur la campagne. On lit au-dessus : AU RENDÉ-VOUS DES BON'Z'ENFAN. *A gauche, un orchestre et une grille qui est censée donner sur un jardin.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. BERTRAND, MADELAINE.

Mme. BERTRAND, *appelant.*

Arrives-tu donc, Madelaine, ou faut-il que j'aille te chercher ?

MADELAINE, *en dehors.*

Attendez donc, ma mère, c'est que j'aveins les nappes.

Mme. BERTRAND.

Les nappes ! les nappes ! je te vas donner des tappes.

MADELAINE, *entrant avec des nappes de toile écrue.*

Me v'là. Faut-il pas le temps à c'qu'on fait, tiens.

Mme. BERTRAND.

Mettez ça là, j'aime la propreté, ma maison est renommée pour le linge blanc.

MADELAINE, *mettant les nappes sur les tables.*

Mon dieu qu'on a de mal dehors de cette barrière depuis qu'on bâtit tant de tous côtés.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Mme. BERTRAND.

On bâtit... on bâtit... tant mieux, ça occupe le pauvre monde! ça fait vivre l'ouvrier : et puis faut bien loger un chacun.

MADELAINE.

Ça fait que j'ai un mal ici...

Mme. BERTRAND.

Plains toi donc, est-ce en restant les bras croisés, que tu amasseras une dot?

MADELAINE, *pleurnichant*.

Je n'en ai que faire de dot, puisque vous ne voulez pas que je me marie.

Mme. BERTRAND.

Je ne veux pas que tu te maries... avec Pierre, parce qu'il n'a pas le sou, v'là tout.

MADELAINE.

Croyez-vous pas que la fille d'une cabaretière, trouvera à épouser un millionnaire?

Mme. BERTRAND.

Non, mais elle trouvera quelqu'un dans le cas de travailler, au lieu que Pierre...

MADELAINE.

Tiens, c'n'est pas d'sa faute, à ce pauvre jeune homme, s'il est tombé d'un bâtiment où c'qu'il était à travailler, puisqu'il est charpentier de son état.

Mme. BERTRAND.

Eh! bien, s'il est tombé, qu'il se ramasse.

MADELAINE.

Il sa ramassé aussi, et bientot il sera à même de reprendre son ouvrage.

Mme. BERTRAND.

Qu'en sais-tu? tu l'as donc vu? il n'est pas blessé pour venir flaner par ici, qu'il me tombe sous la main, et je lui mettrai une compresse sur la joue.

MADELAINE.

Hein! que vous êtes méchante.

Mme. BERTRAND.

Tais-toi, pleurnicheuse.

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Allons, a lons, voilà deux heures
Qui vont sonner dans un instant.
Au lieu de travailler, tu pleures;
A la cuisine l'on attend!
La bell', dissipez vos alarmes,
Les ouvriers vont v'nir chez nous;
Et ce n'est pas avec tes larmes
Que tu tremp'ras lèur soupe aux choux.

MADELAINE, *sort en pleurant.*

Ce pauvre Pierre! cę pauvre Pierre!

SCÈNE II.

Mme. BERTRAND, M. MARCEL.

MARCEL.

Eh! bien! eh! bien! mère Bertrand, vous grondez encore votre fille, vous êtes donc toujours en colère?

Mme. BERTRAND.

Non, je ne suis pas en colère, c'est que je suis criarde comme ça.

MARCEL.

Est-ce que vous n'êtes pas contente de votre fille?

Mme. BERTRAND.

Ma file ,au contraire, je vous prie de croire quelle ne me donne que de la satisfaction.

MARCEL.

Mais vous la grondez toujours.

Mme. BERTRAND.

C'est parce qu'on voudrait que les enfans fassent de mieux en mieux: mais c'est son diable de Pierre...

MARCEL.

Ah! Pierre Bidot, ce jeune compagnon charpentier qui s'est blessé dernièrement dans ce bâtiment que je fais construire près des abattoirs.

Mme. BERTRAND.

Avec tout ça, voilà trois mois qu'il ne travaille pas.

MARCEL.

Ce n'est pas sa faute.

Air : *de Préville.*

S'il avait reçu sa blessure
En s' battant dans quelque cabaret,
Ou bien encor dans certaine aventure,
Personne ici ne le plaindrait. (*bis.*)
Mais il tomba de son échafaudage.
Il faut respecter son malheur !
Car l'ouvrier plein de zèle et d'ardeur,
Qui perd un bras en faisant son ouvrage,
Est un soldat qui tombe au champ d'honneur.

Mme. BERTRAND.

Je sais bien qu'il y a des états ous que les pauvres ouvriers sont bien exposés.

MARCEL.

Que voulez-vous, c'est une chance que j'ai couru comme eux; avant d'être maître, j'ai été ouvrier, manœuvre même, et je n'en rougis pas.

Air : *Quand je partis de mon pays.*

Jeune j'ai servi les maçons,
C'est la marche commune ;
Et d'échelons en échelons
J'ai gagné ma fortune.
Dans mes riches appartemens,
A mon état fidèle,
Avec orgueil, à mes enfans,
Je montre ma truelle.

Mme. BERTRAND.

Eh! bien, quand Pierre pourra montrer la sienne dans des appartemens comme les vôtres, il aura ma fille.

MARCEL.

Je vois que vous voudriez un homme qui eût un état tout fait.

Mme. BERTRAND.

Certainement.

MARCEL.

Si je vous proposais cela, moi ?

Mme. BERTRAND.

De votre main, monsieur Marcel, je prendrais tout.

MARCEL.

Vous contenteriez-vous pour votre fille, d'un homme qui aurait un bon établissement?

Mme. BERTRAND, *à part.*

Est-ce que serait lui-même, justement qu'il est veuf. (*Haut.*) J'ai toute confiance en vous, Monsieur Marcel. Ne serait-ce pas par hazard un gros courtaud, figure réjouie... hein !

MARCEL.

Il viendra ce soir au repas que l'on doit commander chez vous.

Mme. BERTRAND.

Quel repas ?

MARCEL.

Comment vous n'êtes pas encore prévenue... Mes ouvriers doivent faire ce soir un grand gala chez vous.

Mme. BERTRAND.

Un grand gala et je n'en savais rien! ils ne préviennent jamais qu'au dernier moment, les cruels hommes! quels bonheur que j'ai été ce matin à la halle, et que j'ai des provisions! Pardon, vous me permettrez d'aller donner un coup-d'œil à la marmite.

MARCEL.

Air : *Du pas des trois cousines.*

Traitez, en mère de famille,
Ces bons enfans, ces vrais amis ;
Et songez près de votre fille,
A ce que vous m'avez promis.
Qu'une cuisine bien soignée
Mettre en vogue votre maison,
Ils vont raccourcir la journée.

Mme BERTRAND, *à part.*

Je vais allonger le bouillon.

MARCEL.

Traitez en mère de famille, etc.

Mme BERTRAND.

Traitons en mère de famille
Ces bons enfans, ces vrais amis ;
Vous pouvez compter sur ma fille,
Je tiendrai ce que j'ai promis.

Elle entre dans l'auberge.

SCÈNE III.

MARCEL, *seul.*

Pierre Bidot est un excellent sujet, il aide sa mère et sa sœur du fruit de son travail! Je veux et je dois le protéger... mais gardons-nous bien de faire trop paraître ma protection, elle blesserait ses camarades, tous les autres ouvriers du bâtiment qui ont ouvert une souscription pour pour lui. Les braves gens...

Air : *Ronde de Dumolet.*

Ces gens de rien
Font souvent du bien,
D'autres ont du bien
Et ne font rien ;
S'agit-il de quelque bonne œuvre,
De s'appauvrir le riche a peur!
Mais l'ouvrier, mais le manœuvre,
Ne prend conseil que de son cœur.
Ces gens de bien, etc.
Comblés des dons de la fortune,
Les riches se battent entr'eux;
Les pauvres font bourse commune,
Ah! que les pauvres sont heureux.
Ces gens de rien, etc.

SCÈNE IV.

MARCEL, PIERRE.

PIERRE, *le bras en écharppe.*

Ah! bon jour, monsieur Marcel, je vous trouve bien... Je viens vous dire que je m'ennuye de ne pas travailler, et que si le médecin ne lève pas la consigne, je vas lâcher le sautoir d'indienne, et reprendre ma volée sur les solives.

MARCEL.

Et moi je te le défends, si tu fais une imprudence, tu peux retarder ta guérison... d'ailleurs tu n'as pas d'inquiétude.

PIERRE.

C'est justement ce qui me fait de la peine... depuis deux mois que vous me payez à rien faire.

MARCEL.

Tu t'es blessé en travaillant pour moi.

PIERRE.

C'est pas votre faute si je suis un maladroit.

Air : *De la peine et du plaisir.*

C' n'est pas qu' là-d'ssus je craign' que ça vous gêne,
Vous avez bien les moyens de m' nourrir ;
Tous les sam'dis je viens toucher ma s'maine,
Quand on est fier ça donne à réfléchir !
Tenez, l'argent que l'on gagne sans peine, (*bis.*)
A dépenser ne fait pas de plaisir. (*bis.*)

MARCEL.

Je sais ce qui t'amène ici, mais je te préviens que madame Bertrand n'est pas du tout disposée en ta faveur.

PIERRE.

Vous ne me prévenez pas, monsieur Marcel, je le sais bien : mais je vas vous dire une chose que vous ne savez pas et qui me tracasse, c'est que pendant les quinze premiers jours que j'ai été chevillé sur mon lit, il y en a un qui ne l'était pas, et qui est venu se mettre en tournée du côté de Madelaine... un de vos compagnons menuisiers....

MARCEL.

Qui donc ? le Picard ?

PIERRE.

Non.

MARCEL.

Le Bourguignon ?

PIERRE.

Non, c'est le Parisien.

MARCEL.

Ah ! le Parisien, méfie-toi, c'est un beau parleur, mais un sournois...

PIERRE.

Oui, mais je suis là.. je peux sortir, à présent.

MARCEL.

Allons, allons, point de coups de tête.

PIERRE.

Ah ! l' Parisien n'est pas méchant, quand il me voira sur le chantier, il ira planter ses tasseaux plus loin.

MARCEL.

Allons, mauvais sujet. Tiens voilà Madelaine, je vais voir.

si les ouvriers... profite de la circonstance pour lui dire un petit bon jour pendant que sa mère n'y est pas. Au revoir ! Madelaine.. (*Il lui prend le menton et sort en riant.*)

SCÈNE V.

PIERRE, MADELAINE,

MADELAINE, *entrant.*

Tiens, j'arrive et M. Marcel s'en va en riant. La cause donc ?

PIERRE, *riant.*

Il est bon enfant, il sait ce que c'est.

(*Il veut l'embrasser.*)

MADELAINE.

Un moment, prenez garde de vous échauffer, avez-vous la permission du sirurgien ?

PIERRE.

Oh ! je n'ai pas besoin de lui pour ça.

Air : *D'un jeune Troubadour.*

J' puis trotter tout l' jour
Sans qu' ma blessur' me gêne ;
Pour vous, ma p'tit' Mad'laine,
J'ai bientôt fait un tour !
Sûr d'être payé de r'tour,
J' viens de la ru' Contrescarpe,
Et le bras en écharpe
N'empêch' pas d' fair' l'amour.

Il l'embrasse.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, MARTIN le Couvreur, *portant une tirelire de terre cuite, ornée de rubans*, GACHET le Mâçon, *en habits de travail.*)

MARTIN.

N'te gêne pas, luron, il paraît que ça va mieux ?

GACHET.

C'est jeune, ça s'embrasse, pourquoi que tu les déranges ?

PIERRE.

Eh ! bon jour, père Martin, bon jour, père Gachet!

MADELAINE.

Vous venez dîner . . . la soupe n'est pas encore trempée, il n'est pas encore deux heures.

GACHET.

C'est égal, donne-nous une bouteille de vin en attendant. Nous venons commander un repas.

MARTIN.

Et selon la coutume, il faut que les commissaires déjeûnent sur la masse.

PIERRE.

Tiens, un repas! j'en serai-ti?

MARTIN.

Si tu veux, ça regarde le bâtiment.

GACHET.

Puisque t'es charpentier, t es du bâtiment; viens que je t'expliques... une supposition, tu te trouverais être perruqui r, tu ne serais pas du bâtiment, alors tu ne pourrais pas en être . . . .

PIERRE.

Ah! j'entends, c'est un repas de corps, et à quelle intention?

MARTIN.

Tu le sauras quand on te le diras, (*à Gachet,*) ne lui dis pas ce que c'est pour lui laisser la surprise.

GACHET.

On ne te dit pas que c'est pour te laisser la surprise.

MARTIN, *lui donnant un coup de coude.*

Taisez-vous donc, père Gachet, c'est de trop ce que vous lui dites.

GACHET.

Une supposition qui devinerait! faudra bien qu'il le sache. (*Il rit.*)

MARTIN.

Allons, du vin.

(*Ils se mettent à une table à droite du spectateur.*)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, Mme. BERTRAND, MADELAINE, *apportant une bouteille et deux verres.*

MADELAINE, *posant la bouteille.*

Il est à quatorze, c'est de celui que vous buvez toujours.

Mme. BERTRAND.

Qu'est-ce qu'on m'a donc dit, que vous avez un repas à commander?

MARTIN.

Et un solide, vingt couverts.

Mme. BERTRAND, *apercevant Pierre.*

Tiens, te voilà ici, bon sujet, tourne-moi les talons.

PIERRE.

Pourquoi donc ça, mère Bertrand?

Mme. BERTRAND.

J'ai pas de compte à te rendre, va t-en qu'on te dit.

MARTIN, *d'un ton d'autorité.*

Pierre, viens te mettre ici, qu'est-ce que vous lui voulez? il est avec nous, ce jeune homme.

Mme. BERTRAND.

Comment, comment, un mauvais garcon charpentier?

GACHET.

Une supposition, qu'il ne serait pas avec nous, vous auriez le droit de le renvoyer, mais il est de notre écot, vous devez le servir comme un autre.

MARTIN, *brusquement.*

Un verre!

Mme. BERTRAND.

Ah! petit gamin, tu me le payeras, va.

MADELAINE, *apportant un verre.*

Voila, messieurs.

Mme. BERTRAND, *lui donnnat une tappe.*

Te vl'à ben pressée.

MADELAINE, *pleurant.*

Faut ben servir les pratiques, tiens.

GACHET.

Pourquoi la tappez-vous, c'te jeunesse, puis quelle fait son devoir?

Mme. BERTRAND.

Ça ne vous regarde pas, mêlez-vous de votre bouteille.

MARTIN.

Donnez-nous votre carte, une plume et de l'encre, qu'on vous fasse un dévis.

GACHET.

Oui, c'est un compte à règlèr, on veut savoir comme on va.

Mme. BERTRAND.

Vous serez ce que vous serez, laissez moi faire à tant par tête, vous serez contens.

MARTIN.

Eh! bien oui, traitez nous à cent sous par tête, le vin à part.

GACHET.

Et ça ne sera pas la plus petite part.

MARTIN.

Pierre, puisque tu es des nôtres, va-t'en t'habiller, parce qu'on s'habille.

Air : *Ce sont les Maris d' Pantin.*

Ne perds pas d' tems; (*bis.*)
Qu' ta toilette
Soit complette,
Ne perds pas de tems, (*bis.*)
Reviens trouver les bons enfans.

PIERRE.

Jarni, que j' suis heureux!

MADELAINE, *à part.*

Il m'a fait signe des yeux.

PIERRE.

J' vas m'approprier d' mon mieux.

Mme BERTRAND.

Oui, va t' fair' beau si tu peux.

TOUS.

N' perds pas de tems, etc.

SCÈNE VIII.

MARTIN, GACHET, *buvant ensemble.*

MARTIN.

Il est gentil, ce petit Pierre, il a des moyens comme charpentier.

GACHET.

Son père en avait dans sa partie... j'ai travaillé avec lui au pont de Sèvres dans les temps.

MARTIN, *buvant.*

Il aurait dû laisser quelque chose à sa famille, mais il en a diablement mangé et bu.

GACHET, *buvant.*

C'est vrai, il avait le défaut de boire.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MARTIN.

Presque tous les hommes à talens, ont comme ça un défaut.

GACHET.

Pierre a du dessin et de l'écriture.

MARTIN.

Je crois que monsieur Marcel a aussi de bonnes intentions pour lui.

GACHET.

Une supposition qu'il aiderait un jeune homme comme ça?

SCÈNE IX.

Les Mêmes, DURU *le serrurier*, PARISIEN *le menuisier. Ils sont en habit de travail.*

MARTIN.

Tiens, tiens, v'là du renfort, v'là Duru le serrurier, et Parisien le menuisier...

DURU.

Oui, c'est nous... comme je venais, j'ai rencontré le Parisien... j'y ai dit, tu es du bâtiment, y a un repas, une cottisation, faut que tu en soies.

PARISIEN.

Et moi, je lui ai dit, ça va.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

En ch'min j'apprends que l'un d' nous
Est dans un' mauvaise passe;
Là-d'ssus je vois qu'il faut qu'on fasse
Une collette entre nous tous!
J' n'ai pas besoin qu'on m'éprouve,
Dans les occasions on m' trouve.

MARTIN.

On t' connait, et l'on t'approuve,
Les bons enfans de Paris,
N'épargnent ni soin ni veilles
Pour mettre à sec les bouteilles,
Et r'mettre à flot les amis.

DURU.

Eh bien! et ce dîner; les v'là à table, au lieu d'être à la cuisine à commander.

PARISIEN.

Hein! quand je te disais qu'ils arroseraient la carte. C'était pas eux qu'il fallait envoyer, c'était nous.

MARTIN.

Encore un fier homme, toi, Parisien, pour te charger de quelque chose.

PARISIEN.

Eh bien ! oui, je suis un fier homme, et cependant je n'en suis pas plus fier, parce que la fierté dans les états, ce n'est que la preuve d'un orgueil inconvenante et superflue, et dans les choses...

GACHET.

Allons, le v'là qui va faire des discours, lui.

PARISIEN.

D'ailleurs, je suis ce que je suis, tu es ce que tu es, toi.

GACHET.

Je suis mâçon.

PARISIEN.

Tu es mâçon, moi, je suis menuisier; mais tu es marié, et je suis garçon, moi; je sais ce que je suis, et toi, tu ne sais pas ce que tu es. Sais-tu ce que c'est qu'un menuisier qui a des idées ?

MARTIN.

Laisse-nous donc tranquilles, avec tes idées ! Duru, venez là, et vous aussi, Parisien, à côté de votre ami Gachet.

PARISIEN.

C'est que, voyez-vous, avec des idées, on ne sait pas où l'on va (*il va se mettre à table*) Dites donc, vous flutiez là, tout d'même.

GACHET.

Fallait-il pas goûter le vin ?

MADELAINE, *apportant une bouteille.*

Vous avez demandé du vin ?

DURU.

Non; mais puisque le v'là, on va lui donner un soufflet.

PARISIEN.

Sûrement, parce que le vin par lui-même, d'autant qu'il y a vin et vin, les uns l'ont mauvais, les autres l'ont bon, et comme je suis de ceux qui ne l'a ni bon, ni mauvais...

MARTIN.

A votre santé, père Gachet.

PARISIEN.

A votre santé, père Gachet; comment se porte votre belle épouse, sans vous commander ?

GACHET, *à Martin.*

Il me demande toujours des nouvelles de mon épouse, le Parisien !

PARISIEN, *buvant.*

C'est que les femmes, voyez-vous, c'est pas parce que je n'en ai pas, mais je les aime, et puis c'est modelé par la nature, et pour les égards...

MARTIN.

C'est une bonne réjouie, madame Gachet.

PARISIEN.

Ce n'est pas ~~pour vous~~ flatter, mais c'est une belle femme.

DURU.

Et la vôtre, père Martin, votre petite Provençale, vous fait-elle toujours enrager ?

MARTIN.

Pas autant que la vôtre, qui vous bat.

DURU.

Parce que je veux bien ; c'est une moviette, si je me revengeais, j'en ferais de la limaille.

PARISIEN.

Ah ! Duru, vous le dites, mais vous ne le feriez pas... Eh bien ! c'te cotisation... voyons, combien faut-il ?

MARTIN.

C'est moi qui est chargé de la colléque ; cent sous pour le dîner, dix francs pour le bienfait. Allonge ; quant au vin, faudra qu'il soit bu pour qu'on sache...

PARISIEN, *tirant de l'argent de sa poche.*

Entre vos mains, père Martin, c'est de confiance, vous êtes un homme d'ordre... Ah çà ! on va s'amuser ; vos épouses en sont-ils ? vos belle épouses en sont-ils ?

GACHET, *se levant.*

Non, les épouses n'en sont pas. (*à Martin.*) Dis donc, parce qu'il est garçon !..

MARTIN.

C'est un dîner de bienfaisance, c'est pas pour s'amuser.

PARISIEN.

C'est bon.

SCÈNE X.

Les Mêmes, Mme DURU, Mme GACHET, Mme MARTIN.

Mme DURU.

Tenez, tenez, les v'là; quand je vous disais que nous les trouverions plutôt au cabaret qu'au bâtiment.

GACHET.

Ah! v'là nos femmes.

PARISIEN, *allant au devant d'elles d'un air galant.*

Mesdames, votre serviteur.

Mme MARTIN, *avec un accent provençal.*

Eh donc! monsieur Martin, que je t'y prends encore, gros fainéant!

Mme GACHET, *gracieusement.*

Ah! monsieur Gachet, un homme de votre âge..... Bonjour, monsieur Parisien.

DURU, *se fâchant, et parlant de loin.*

Voyons, quoique tu viens faire ici, faut-il que je t'aie toujours sur mes talons?

Mme DURU, *d'un ton sec.*

Ne fais donc pas le méchant, parce que t'es devant les autres.

DURU.

Il ne s'agit pas de ça, tu n'as que faire ici; on est en affaires, fais-moi le plaisir d'aller à la maison voir si j'y suis.

Mme DURU.

Viens ici, qu'on te parle.

DURU, *approchant.*

Quoique tu veux?

Mme DURU.

Baisse-toi, qu'on te dit.

DURU, *se baissant.*

Eh bien, quoi?

Mme DURU, *lui donnant un soufflet.*

C'est ça! (*Tout le monde rit.*)

PARISIEN, *riant.*

Il fallait donc me dire ça, je vous aurais apporté une chaise.

Mme DURU, *le menaçant.*

Vous, ça ne vous regarde pas, c'est des affaires de ménage.

GACHET, *à Martin.*

C'est vrai, puisqu'il est garçon.

MARTIN.

Ah çà! voyons, fin finale, qui vous amène ici?

Mme MARTIN.

C'est madame Gachet qui m'a dit ce matin : je vas porter la petite cantine à mon mari. — Eh bien! que je lui dis, voisine, j'irai avec vous, que je ne connais pas les abattoirs, et que je serais bien aise de les voir.

GACHET.

Ma bonne femme, je suis fâché que tu sois venue aujourd'hui, je dîne avec les amis.

Mme GACHET.

C'est ça, amusez-vous ensemble, et laissez là vos femmes.

Mme MARTIN.

Le mien n'en fait pas d'autres!

Mme DURU.

C'est de votre faute : tous les dimanches, le mien me mène chez Desnoyers, il marche devant et il porte le petit, encore.

DURU, *bas à sa femme.*

C'est bon, c'est bon, je porte ce que je veux, ça ne regarde personne.

Mme DURU.

Et s'il y en avait deux, tu les porterais tout d' même.

Mme GACHET, *avec douceur.*

Voilà comme vous êtes, monsieur Gachet, un excellent homme, mais vous n'avez pas d'économie... deux pièces cent sous vont vîte, chez un restaurateur.

Mme MARTIN.

Qu'est-ce que ça leur fait, à ces hommes! ils ne sont pas regardans pour eux ; mais quand il s'agit d'une robe ou d'une collerette pour leurs femmes, c'est alors qu'ils y regardent.

Mme DURU.

Faites comme moi, tenez votre mari de près ; je ne quitte pas... il ne s'amuse pas tous les jours, allez.

Mme GACHET.

Le mien est assez raisonnable, s'il ne se laissait pas entraîner. (*Les hommes retournent à la table.*)

PARISIEN, *à Duru.*

Dites donc, est-ce vrai ce qu'elle dit, votre femme ?

DURU.

Allons, laisse-moi tranquille.

Mme MARTIN.

Ah çà ! aurez-vous bientôt fini de boire, aujourd'hui ?

MARTIN.

Fini ?.. ça n'est pas commencé.

Mme MARTIN.

Il paraît que les v'là en ribotte pour toute la journée !

Mme GACHET.

En ribotte ? j'emmène le mien. (*Elle le prend par le bras.*)

GACHET, *prenant sa femme à part*

Ecoute, viens que je t'explique... Une supposition que ce serait une partie de plaisir, t'aurais raison, mais dès l'instant que c'est un piquenique, un repas pour affaires, tu ne peux pas en être.

Mme. DURU, *se fâchant.*

Ne souffrez pas ça, ne vous laissez pas endormir. Duru, tu vas me suivre.

Mme. MARTIN.

Martin, en avant.

MARTIN, *à Gachet et à Duru qui allaient sortir.*

Eh! bien, ous que vous allez ? dès l'instant qu'elles ne veulent pas entendre la raison, c'est assez causer comme ça. (*Aux femmes.*) C'est une fois dit pour toutes, vous ne pouvez pas être du repas qui se donne ici, c'est une affaire entre zhommes, entre gens de l'état, c'est clair, ainsi tâchons de nous taire et d'aller tremper la soupe aux mioches.

TOUS.

Cest ça, c'est ça.

(*Les femmes sortent en bougonnant.*)

SCÈNE XI.

PARISIEN, MARTIN, GACHET, DURU, *ils se remettent à table et boivent.*

PARISIEN.

Vous avez eu tort de renvoyer les femmes... Ah! çà, voyons, pour qui donc c'te collèque ?

MARTIN.

Tu ne le sais pas, peut-être? c'est pour ce petit Pierre Bidot le charpentier, qui s'a blessé il y a deux mois.

PARISIEN, *étonné*.

Pour Pierre Bidot!

MARTIN.

Pourquoi pas?

PARISIEN, *à Duru*.

Eh! bien, je te remercie de m'avoir fait apporter mon argentpour un homme qu'est mon ennemi.

GACHET.

Quoi, ton ennemi? qu'eu mal qu'y-t'a fait?

PARISIEN, *avec humeur*.

Il m'a fait, qu'il veut se marier avec la petite Madelaine, la fille dici, que je recherche, suffit, j'ai des idées, je sais ce que je dis.

MARTIN, *se fâchant*.

Qu'est-ce que t'as donc? l'on te repondra.

PARISIEN, *s'alignant, comme pour se battre*.

Laisse-donc, t'as beau êtr'gros ça ne fait rien.

DURU.

Situ n'espas content, on te rendra ton argent.

PARISIEN.

J'en veux pas de mon argent. Il suffit que Bidot soit mon ennemi, pour que je veux qui m'aye une obligation.

MARTIN.

Non, puisque c'est comme ça, tiens la vl'à ton argent, elle ne tient à rien, on ne force personne.

PARISIEN.

Qu'est-ce qui dit qu'on me force, je n'en veux pas, et mieux que ça, c'est que je veux mettre le redouble. (*tirant deux autres pièces de cinq francs.*) Le Parisien a toujours de l'argent.

GACHET.

Du tout, c'est taxé... faut pas qu'on mette plus qu'un autre, ça humilierait. . .

PARISIEN.

C'est bon... non... il voira, je ne dis que ca.

GACHET.

Ah çà! vas-tu faire une scène?

(*Martin met les quinze francs dans la tirelire.*)

PARISIEN.

Non, je le respecte aujourd'hui, mais demain, j'ai mon idée.

MARTIN.

Allons nous habiller et nous reviendrons ici. Madame Bertrand, (*Mad. Bertrand paraît, il lui donne la tirelire*) je la remets dans vos mains. (*Les hommes sortent.*)

SCÈNE XII.

Mme DURU, Mme MARTIN, Mme GACHET *rentrant du côté opposé*, PARISIEN, *qui les apperçoit, revient sur ses pas.*

Mme DURU.

Ah! nos hommes sont partis, nous pouvons jaser (*appercevant Parisien*) dites donc, Parisien.

PARISIEN.

Quoi, la petite maman?

Mme DURU.

Vous allez me faire un plaisir.

PARISIEN.

Deux au lieu d'un, petite chatte.

Mme DURU.

C'est de trotter aussi et plus vîte que ça, et de rejoindre vos amis.

PARISIEN.

Pourquoi donc? cher amour, . . . ah! non, ah! non.

Mme DURU, *goguenardant.*

Parce que nous avons à parler entre femmes, et que vous êtes un homme. . . .

PARISIEN.

C'est méchant!

Mme GACHET, *gracieusement.*

Pourquoi le renvoyer, il n'est pas à craindre.

PARISIEN, *riant.*

Ah! ah! ah! autre méchanceté?

Mme MARTIN.

Il est gentil, et de bon conseil surtout.

PARISIEN, *riant.*

Ah! je ne suis pas bon qu'à ça, on a du métier, il y a long-tems qu'on a fait son apprentissage á Paris, Mesdames.

Air : *de M. Blanchard.*

Je peux quoiqu' menuisier,
Boire et fair' l'aimable ;
Et dans l'atelier
Être un homme capable !
Les brocs d' vin répandus
Sur les planches, sur la table.

C'était hier dimanche, on monte sur la hauteur, le lundi, on perd encore un tiers de jour, mais le lendemain nini fini.

Le coup d' rabot là-d'ssus,
Et psit... il n'y paraît plus.

Si j' m'amuse un peu,
A tout j'ai réponse ;
Y a des tables de jeu
Ous que l'on s'enfonce !
Moi quand j' n'ai plus d'écus,
A ces tabl's-là je r'nonce.

Je m'dis je suis-ti cornichon d'aller porter ma semaine à ces cocos-là ? quand vous m'y rattrapperez, malin, z'y fra joliment beau ; j'nai plus le sou, rien ne va plus.

Le coup de rabot là-dessus,
Et psit... il n'y paraît plus.

Mme DURU.

Allons, c'est bon, monsieur le beau parleur.

Mme MARTIN.

On dit qu'il est amoureux par-ici, est-ce vrai que vous roucoulez céans ?

PARISIEN.

Eh bien ! oui, mesdames, oui, je roucoule, je ne m'en défends pas, et je crois que je suis aimé ; il me semble que ça ne peut pas être en question, on ne m'appelle pas pour rien le beau menuisier.

Mme DURU.

Allons, il en arrivera ce qui pourra, soutenons les amours du beau menuisier et vengeons-nous de la conduite de nos hommes.

PARISIEN.

C'est cela, fiez-vous à moi, je suis garçon, je peux conspirer contre les maris, venez avec moi, j'ai un projet. Eh ! les petites mères, vous danserez, ils danseront, nous danserons tous.

Air : *Vaud. de Polichinelle.*

Allons, mesdam's, allons, laissez-moi faire,
Que vos maris boiv'nt ou s' batt' plus ou moins;
Je vous réponds que s'ils ont quelqu'affaire,
Ils auront tous leurs femmes pour témoins.

Mme GACHET, *avec sentiment.*

Ne f'sons-nous pas, mesdam's, une imprudence?

Mme MARTIN.

Laissez-la dir', j' la connais, dieu merci.

Mme DURU.

Oh! nous savons avec c't air de décence,
Comme elle fait aller son pauvre mari.

Ensembe.

LES FEMMES.

Allons, mesdames, allons, laissons-le faire,
Que nos maris boiv'nt ou s' batt' plus ou moins,
Il nous répond s'il arrive quelqu'affaire,
Que d' leurs débats nous serons les témoins.

PARISIEN.

Allons mesdam's, etc.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, Mme BERTRAND. *Elle arrive tenant la tirelire, elle la pose sur la table qui est sur le devant du Théâtre.*

PARISIEN.

Chut, mesdames, v'là madame Bertrand.

Mme BERTRAND, *aux femmes qui s'en vont.*

Eh bien! mesdames, vous vous en allez sans rien prendre... on ne peut rien vous offrir...

Mme DURU.

Non, madame Bertrand, rien pour le quart d'heure, nous venions pour voir nos maris, nous leur z'avons parlé, nous leur z'avons dit ce que nous voulions leur dire.

Mme GACHET.

Nous avons vu ce que nous voulions voir.

Mme MARTIN.

Nous avons pris ce que nous voulions prendre.

PARISIEN.

Nous avons entendu ce que nous voulions entendre.

(*Il embrasse mad. Bertrand, et sort en sautant et donnant le bras à mad. Martin et mad. Gachet. Mad. Duru sort aussi.*

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCÈNE XIV.

Mad. BERTRAND, ensuite MADELAINE et les Garçons Marchands de vin, *apportant des nappes, des serviettes, des verres, des bouteilles, et se disposant à mettre un grand couvert, ils posent les tables en fer à cheval dans le fond, ils vont et viennent pendant toute la scène suivante.*)

Mme BERTRAND, *elle appelle.*

Holà! hé! Madelaine, François, venez mettre le couvert ici, et arrangez les tables en fer à cheval.

MADELAINE.

Nous v'là, ma mère, nous v'là, ça va t'être bientôt fait, allez.

Mme BERTRAND, *à part.*

Ce bon M. Marcel, qui veut bien s'occuper de marier ma fille à quéque richard comme lui, sans doute.

SCÈNE XV.

Mme BERTRAND, M. MARCEL, un instant après, PIERRE, *habillé.*

Mme BERTRAND.

Vot' servante, M. Marcel.

MARCEL.

J'arrive pour le dîner.

Mme BERTRAND.

Eh bien! il est prêt, on va le servir, et le prétendu que vous m'aviez promis?

MARCEL, *se retournant et apercevant Pierre qui cause avec Madelaine.*

Il est prêt aussi.

Mme BERTRAND.

Eh bien! où est-il?

MARCEL.

Oh! il n'est pas loin, il connaît le chemin, vous pouvez mettre son couvert.

Mme BERTRAND, *à part.*

Allons, c'est lui, il n'y a pas de doute.

MARCEL, *apercevant la tirelire qui est sur la table et la prenant.*

Un peu de patience, qu'est-ce que c'est que cette tirelire que voilà? la peste! elle est lourde!

Mme BERTRAND.

C'est une collecte qu'a fait les ouvriers.

MARCEL, *à part.*

Les braves gens. Ce pauvre Pierre ne se doute pas de cela. (*Il fait sonner la tirelire.*)

Mme. BERTRAND.

Je crois qu'il n'y a que de l'argent blanche.

MARCEL, *glissant quelques pièces d'or dedans.*

Peut-être.

Mme BERTRAND.

Ah dame! c'est que ces braves gens-là ne roulent pas sur l'or.

MARCEL.

Je le sais.

Air : *Ah! conservons avec un saint respect.*

Mais qui vous dit que cette humanité,
Qui parle au cœur de la classe ouvrière,
N'a pas aussi dirigé la bonté
D'une main riche et tutélaire?
Ne voit-on pas tous les jours en ce tems,
Dans maint acte de bienfaisance,
S'unir par des rapports touchans,
Et le denier des pauvres artisans,
Et le tribut de l'opulence.

Mme BERTRAND.

Il est juste de dire que ça se voit.

MARCEL.

Madame Bertrand, n'oubliez pas de mettre un couvert pour moi, je vais faire un tour là-dedans, et gouter le vin. (*Il entre dans le cabaret.*)

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, MARTIN et GACHET, *habillés, l'œil de poudre, la grande boucle au soulier, la redingotte bien pendante.*

MARTIN, *voyant la table.*

Ah! ah! voilà une demi lune, mère Bertrand, qui vous fera honneur et à nous plaisir?

GACHET, *regardant la figure de madame Bertrand.*

Où donc que tu vois une demi lune? je la vois dans son plein, moi.

Mme BERTRAND, *lui donnant une tappe sur l'épaule.*

Allons, mauvais plaisant.

GACHET.

Faut-y pas rire?

MARTIN.

Puisqu'on vient pour s'amuser.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, DURU, PARISIEN, *à la tête des autres ouvriers, tous en habits des dimanches.*

DURU.

Air : *Rantanplan.*

Mes amis, v'là l' bâtiment,
En plein plan, rantanplan,
Tire lire en plan;
Qui s'unit en ce moment
Pour chanter, boire et rire.

CHOEUR.

Pour chanter, boire et rire.

DURU.

Et mett' dans la tir'lire
Chacun sa part en argent,
En plein plan rantanplan,
Tire lire en plan;
Pour le r'pas du sentiment,
Et l' bienfait qu'on desire.

PIERRE, *tirant de l'argent de sa poche.*

V'là ma part.

MARTIN.

Qu'on lui r'tire
Ben vîte la tir'lire.

PIERRE, *se fâchant.*

Pisque j' suis du bâtiment,
Vous devez sur le champ
R'cevoir mon argent;
J'ai le droit de mettre mon contingent,
Vous n'avez rien à dire.

TOUS.

Nous n'avons rien à dire...

MARTIN, *s'avançant et les interrompant.*

Paix! au contraire, Pierre, j'ai à te dire quelque chose.... vous autres, en arrière, c'est moi qu'est l'orateur parceque j'harangue, à moins que le père Gachet qu'est le pus ancien...

GACHET.

Non, une supposition que j'aurais comme toi la parole en main, je ne dis pas que je ne dirais pas...

DURU.

Taisez-vous donc, père Gachet.

GACHET.

Non, c'est que j'y expliquais...

PIERRE, *surpris.*

Que de cérémonies.

MARTIN, *d'un ton solennel.*

Vois-tu, Pierre, les ouvriers entr'eux sont des hommes, et faits pour s'entreder... dans les circonstances, car tout ne doit tendre la main à celui qu'est dans la peine, et si mpagnonnage queut fois, par des mal-entendus....

mais nous autres gens honnêtes, de l'état, ouvriers, l'un pour l'autre, comme on peutêtre dans le bâtiment, tu m'entends! fin finale, t'as été blessé, Pierre, ça va mieux, Pierre, nous en sommes flattés, Pierre, c'est le motif de la réunion, histoire de payer le sirugien et de diner pour nous réjouir, dont je t'offre au nom de toute la société la tirelire de l'amitié, je la remets dans tes mains, et voilà.

CHŒUR.

Air : *de Renaud d'Ast.*

Bravo, c'est ça,
J' n' perd pas la trémontane ;
Ah! c' luron là !
La bel organe
Qu'il a.

PIERRE, *tenant la tirelire.*

Y pensez-vous! j'accepterais, par exemple! (*avec sensibilité*) non, je ne m'attendais pas à un affront comme celui-là Je ne croyais pas que ça serait des amis qui me feraient une chose pareille, je ne l'ai pas mérité!

PARISIEN.

Qu'est-ce qu'il dit donc, est-il bête?

PIERRE, *essuyant ses yeux.*

C'est un mauvais trait, je suis sûr que c'est le Parisien qui vous a donné cette idée, parce qu'il m'en veut.

PARISIEN.

Moi... je t'en veux, pourquoi que je t'en voudrais, est-ce que je te crains?

PIERRE.

Mais je ne te crains pas non plus.

PARISIEN.

Est-ce que je ne te vaux pas?

PIERRE.

Mais je crois que je te vaux bien aussi.

PARISIEN.

Ah! tu me vaux, tu me vaux, tu vaux ce que tu vaux, je ne veux pas t'acheter.

PIERRE.

Je ne suis pas à vendre.

PARISIEN.

Ni à louer.

Mme BERTRAND.

Il refuse, il est bien fier.

MADELAINE.

Il a raison.

PIERRE.

N'est-ce pas, Madelaine? pour vous faire voir comme vous m'humiliez, je n'en veux pas. (*Il jette sur la table la tirelire, qui se brise.*)

PARISIEN.

Allons, allons, il est timbré.

MARTIN.

Ramassez bien tout, vous autres, je vas recompter, voir à voir si le compte y est, j'ai ma liste. (*On ramasse l'argent qu'on met sur une table, Martin le compte.*)

PIERRE, *pleurant.*

Non, on a voulu m'humilier.

GACHET, *prenant Pierre à part.*

Ecoute donc que je t'explique: une supposition qu'on aurait voulu t'humilier... mais non.

DURU.

Tu as tort.

PIERRE.

Quand on a du cœur on n'aime pas ça. Je vas reprendre l'ouvrage lundi, et Dieu merci, je ne veux tendre la main à personne.

PARISIEN.

Tu es t'un enfant.

PIERRE.

Quoique ça, dînons, je le veux bien, mais que chacun reprenne son surplus, ou je ne vous regarde plus comme des amis.

MARTIN.

C'est dit, on n'a pas voulu t'humilier, je vas rendre.

PARISIEN.

Tant mieux, si on rend je reprendrai mes deux médailles.

MARTIN, *comptant l'argent.*

Ah çà ! en v'là ben d'une autre.

TOUS.

Quoi?

MARTIN.

Je ne puis pas rendre, le compte n'y est pas.

GACHET.

L'argent est rond, il aura roulé quéqu'écus.

PARISIEN.

Je vas remettre.

MARTIN.

C'est pas ça, y a cent francs de trop et en or.

TOUS.

Cent francs !

DURU.

De trop !

GACHET.

En or !

MARTIN.

Je vois ce que c'est, le Parisien s'est trahi tantôt, il a dit qu'il voulait mettre le redoube des autres, c'est lui qui nous a fait cette sottise-là.

PARISIEN.

Du tout, on m'a retenu la main dans le gousset. (*à Pierre.*) Tiens, pour te prouver, je voudrais que tu te casses une jambe sans te faire de mal, et on rembourserait avec plaisir, et on rechargerait la mule, vois-tu ça.

MARTIN.

Les bons comptes font les bons amis, c'est moi qui tiens la caisse, je suis responsabe, je ne veux pas d'erreur, il y a cent francs de trop, il faut que ça se retrouve.

TOUS.

Oui, il faut que ça se retrouve.

DURU.

Il faut savoir qui qui l'a mis.

PIERRE, *en montrant Parisien.*

Je suis sûr que c'est toi.

TOUS, *criant.*

Oui, c'est toi.

Mme BERTRAND.

Ils vont se battre! à la garde! à la garde! je vas vîte prévenir M. Marcel. (*Elle entre dans le cabaret.*)

TOUS, *entourant Parisien.*

Air : *Au collet, au collet.*

Oui, c'est toi (*bis.*)
Qui nous a fait c't' algarade;
Oui, c'est toi, oui, c'est toi
Q'humilie un camarade,
Je n' souffrirai pas, ma foi,
Que l'on me fasse la loi;
Faut qu' tu t'expliqu' avec moi!
Ou bien qu' tu dis's pourquoi. (3 *fois.*)

LE PARISIEN, *à Gache, qui le tient au collet.*

Vous, père Gachet, je vous respecte, vot' belle femme le mérite.

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, MARCEL, Mme BERTRAND.

MARCEL, *paraissant tout-à-coup.*

Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il donc, mes amis?

TOUS, *s'arrêtant.*

Ah! c'est M. Marcel.

GACHET, *allant à Marcel, le chapeau sous le bras.*

Monsieur Marcel, je vas vous expliquer... une supposition que vous vous trouveriez t'être de la colette.

MARCEL.

Justement, mes amis; c'est que j'en suis, c'est moi qui ai mis les cent francs qui font le sujet de votre dispute.

PARISIEN.

Quand j'étais sûr que ce n'était pas moi ! hein malin, j'm'en vas, à c't'heure. (*à part.*) Ah ! j'ai une idée. (*Il sort.*)

MARCEL.

N'avais-je pas le droit aussi d'entrer pour quelque chose dans votre action généreuse, j'ai commencé ma carrière avec vous, le sort m'a favorisé, je n'oublierai jamais mes premiers amis.

Air : *de M. Blanchard*, ou Air *de Léonce.*

Peut-on marcher du même pas
Sur la route de la fortune ;
Non, non, c'est une loi commune,
Ensemble on part, mais trop souvent hélas
On perd l'ami dont on tenait le bras.
Chargé du plus riche bagage,
Après avoir fait son chemin,
Tournant les yeux sur son passage !
Heureux avant la fin de l'âge,
Celui qui peut tendre la main
A son compagnon de voyage.

(*Il tend la main à Pierre qui se jette dans ses bras, tous les ouvriers sont attendris.*)

MARTIN, *aux autres.*

Dites donc, v'là encore un bon enfant, ou je ne m'y connais pas.

MARCEL.

Madame Bertrand, voilà le futur que je vous ai promis, je lui donne l'entreprise des bois de tous mes bâtimens, je paye le repas de noce et je m'y invite.

Mme BERTRAND.

Comme ça il n'y a pas d'obstacles.

PIERRE, *ôtant son écharpe.*

En ce cas, bonsoir au sirugien. (*Il embrasse Madelaine.*)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

TOUS.

A table ! à table !

(*Pendent qu'ils se disposent à se mettre à table, on entend le violon de l'autre côté du mur.*)

MARTIN.

Tiens, en v'la qui s'amusent aussi de l'antre côté.

GACHET, *regardant par la grille de séparation.*

Voyons donc que je voye ! eh ! mes amis, c'est nos femmes qui dansent.

TOUS.

Nos femmes !

MARTIN.

Ah ! queu déchet !

GACHET.

Et le Parisien qui danse avec mon épouse.

TOUS.

Les voilá !....

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, Mme MARTIN, Mme GACHET. Mme DURU, Femmes d'ouvriers, *en toilette.* et parisien

CHŒUR.

Air : *De contredanse.* (la Sabotière.)

Plac', plac', voilà les dames,
Sans ell's point de plaisir ;
Gar', gar', voilà vos femmes,
Ça va vous divertir.

Mme GACHET.

Ah ! vous vouliez nous répudier.

Mme MARTIN.

Mais nous sommes de bonnes âmes.

Les Ouvriers.

Mme DURU.

Et nous v'nons sans nous fair' prier,
Vous servir un plat d' not' métier.

CHOEUR.

Plac', plac', voilà les dames, etc.

Mme MARTIN.

Messieurs, nous avons diné, nous venons danser avec vous, si ça ne vous dérange pas.

Mme DURU.

Allons, huit hommes de bonne volonté et la double contredanse.

Mme GACHET.

Gachet, tu ne danses plus, toi, mon petit homme.

GACHET.

Je ne danse pas souvent! mais une supposition qu'on aurait besoin d'un cavalier pour la figure, je serais encore là.

LE PARISIEN.

J'ai retenu votre femme pour toute la soirée.

MARTIN.

Allons, à table! les ceux qui ne dansent pas, en place, les ceux qui veulent tricotter, en avant les bons enfans, et vive la joie.

Air : *De contredanse.*

Employons bien chaque moment,
Que l' vin coule
Et que l'argent roule;
Mais demain d' bonheur, au bâtiment!
En avant l' bois de fer et le ciment.

Les acteurs principaux exécutent ici une contredanse comique, après laquelle ils se rangent en demi cercle, et chantent au public le couplet suivant.

MARCEL, *au milieu.*

Air : *Vaud. des deux Duègnes.*

Puisque l'on protège en France
Les gens de tous les métiers,
J'implore votre indulgence,
Pour mes braves ouvriers.

PIERRE.

Le compagnon charpentier,
Pour vous se met en chantier.

DURU.

Pour vous j' n' s'rai pas manchot,
J' battrai le fer tant qui s'ra chaud.

PARISIEN.

Jours ouvrabl's, fêt's ou dimanches,
L' menuisier n'a qu'un desir ;
C'est de n' pas quitter les planches,
Et d' vous fair' toujours plaisir.

MARTIN.

Vous savez qu'à vot' couvreur,
Le travail ne fait pas peur ;
Y n' voudrait trent' fois par mois,
Qu' vous servir sur les deux toits.

GACHET.

Messieurs, que je vous explique,
Tenez, un' supposition ;
Qu' vous m' garderiez vot' pratique,
Je s'rais toujours vot' vieux maçon.

Mmes GACHET, DURU, MARTIN.

Les femmes de leur côté
Ne manqu'nt pas d' bonne volonté.

Mme BERTRAND.

La bourgeois' veut plaire à tous.

MADELAINE.

La fill' se r'commande à vous.

MARCEL.

A votre bonté propice
On se fie avec raison !
Ils ont construit l'édifice,
Venez remplir la maison.

TOUS.

A votre bonté propice,
On se fie avec raison !
Nous ont construit l'édifice,
Venez remplir la maison.

FIN.

Θηδωνιως δις